

BERTRAND DUROVRAY

TUEZ-LES TOUS !

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-184-9

Dépôt légal : juin 2022

*« L'indifférence du Mexicain devant la mort se nourrit de
son indifférence devant la vie. »*

Octavio Paz, Le labyrinthe de la solitude

Chapitre 1

Le feu, après avoir enflé lentement tout le long de la bâtisse, s'être attaqué aux cadres en bois des portes et des fenêtres, avait rongé ses poutres vermoulues, tel le cancer, et courait à présent sur la charpente, donnant l'impression d'une coulée de lave dévalant le versant abrupt d'un volcan en éruption tandis que par endroits, déjà, des flammes dénudées fumaient, comme la brume matinale recouvre, pour mieux l'habiller, l'horizon bleuâtre d'un paysage typique de campagne.

— C'est beau quand même, putain ! que je m'exclamais, dans un état proche de l'admiration extatique. Beau et triste comme le prélude de l'acte 4 de *Peer Gynt* (je ne sais pourquoi j'ai dit ça, je ne sais même pas si *Peer Gynt* a quatre actes mais j'ai trouvé que ça sonnait bien). Bref, j'étais là, par une belle matinée d'été, à écouter la sirène des pompiers qui se rapprochait tout en contemplant la ferme d'Émile qui brûlait de mille feux, ou peut-être que d'un seul mais il avait vraiment l'air de la consumer de partout. Entendons-nous bien, quand je dis que je contemplais, je ne veux pas signifier que j'avais une attitude passive

face à l'événement, non c'était trop grave, il y avait des vaches dans l'étable, sans doute même des habitants dans le corps principal du bâtiment et cela aurait été criminel de rester sans agir. Professionnellement parlant, je veux dire. Je faisais donc mon job, c'est-à-dire que je photographiais l'incendie sous toutes ses coutures pour immortaliser l'événement en attendant que les pompiers n'arrivent. Ils arrivaient d'ailleurs, en trombe, et leur surprise de me trouver là n'a eu d'égale que mon désappointement de les voir me gâcher le spectacle.

— Ah ! T'es là, toi ? qu'il m'interpella, le lieutenant Grangier.

— Ben oui, lieutenant, qu'est-ce que vous croyez ? Là où est l'actualité, le *Mérite du Bourbonnais* n'est jamais loin.

— C'est vrai qu'on se croise souvent ces temps-ci. Il faut dire qu'avec cette recrudescence d'incendies, c'est pas les sujets qui doivent manquer pour ton canard.

— Ouais, j'acquiesçais pour être un peu sympathique. D'ailleurs, qu'est-ce que vous avez comme infos à m'donner sur ce fait divers ?

— Tu veux plutôt dire ce « fait d'été » ? Ah ! Ah ! Elle est bien bonne celle-là.

— Excellente, renchérissais-je, le sourire un rien crispé car je me demandais si j'allais obtenir la moindre information intéressante sur cet incendie, ou me retrouver avec des photographies inutiles, car même jolies, des photos seules ça n'a jamais fait un article...

— Donc, au niveau des infos ?

— Ben, ça serait plutôt à moi de te poser la question puisque tu étais là avant nous. Pour un peu, j'en viendrais à croire que c'est toi qui as mis le feu pour faire du tirage pour ton journal. Tu saisis la subtilité ? Feu, tirage, journal...

— J'avais compris, merci, dis-je tout à fait hors de contrôle. Je m'excuse d'insister autant mais il me faudrait quand même des éléments pour mon article...

— Oh ! Si on peut plus rigoler. Allez, te fâche pas, j'vais t'les donner tes infos. Alors, voilà...

FERME EN FEU :

QUATRE VACHES INTOXIQUÉES (non publié)

Hier matin, il était environ cinq heures quand les pompiers ont été appelés pour un incendie au hameau de Prangins. Le feu a pris dans la métairie d'Émile, l'éleveur bien connu dans la commune. L'ancienne bâtisse, qui date du milieu du siècle dernier, avait pourtant fait l'objet d'un contrôle de sécurité l'an passé, explique le lieutenant Grangier, chef de la brigade des sapeurs-pompiers de Brûlards. Malgré cela, le feu a pris, pour des raisons encore inconnues, dans la partie dédiée aux bêtes et, peut-être, une étincelle dans le foin aura fait le reste. Bilan du sinistre : quatre vaches, légèrement intoxiquées, ont dû être secourues par les pompiers ; quant à la famille d'Émile, elle est heureusement ressortie indemne de cet incendie.

— Comment te dire... qu'il a débuté, le chef d'agence. Quand il commençait comme ça, ce n'était

jamais bon signe, et peu importait les éventuels éloges qu'il y mettait à la suite, l'ambiance générale en était irrémédiablement corrodée. — Comment te dire, a débuté donc, le chef d'agence, c'est pas mal (*pas mal* étant le qualificatif le plus faible qu'il aurait pu trouver, autrement dit, c'était nul !). Ce qui me manque, c'est un peu de chaleur – ça ne devait pas manquer pourtant avec toutes ces flammes – un peu de chaleur humaine. Ton article est bien, factuellement parlant, après on pourrait toujours reprendre l'ordre de progression mais bon, globalement, à ce niveau-là, y a les éléments, ce qui me manque c'est le vécu, tu vois comme quand tu as fait le portrait de cet étudiant qu'est parti un an en Amérique du Sud avec le Lions Clubs, là c'était vivant, et ici ça fait défaut. Mais tu débutes, c'est bien déjà pour un CLP.

CLP = Correspondant local de presse, en général des retraités ou des femmes au foyer ménopausées qui s'ennuient dans leur vie ou qui ont des velléités d'écrivassiers, à moins que ce soit la perspective d'être invités aux cérémonies du maire pour bouffer des petits fours avec le sous-préfet. Bon, moi je n'étais pas dans le même état d'esprit même s'il est vrai qu'en attendant des jours meilleurs je vivotais pour quelques euros par article en tant que CLP.

Au chef d'agence, j'ai eu envie de dire que cela aurait été difficile de mettre de la vie dans cet article, à moins de faire parler les vaches (ça, ç'aurait été un bon angle : l'incendie vu par le regard d'une vache ! Je garde l'idée pour une prochaine fois). Donc là, somme

toute, cela aurait été difficile, à moins de mettre les blagues pas très subtiles du lieutenant des pompiers ; enfin, j'avais envie de lui dire que si l'article sur l'étudiant du Lions l'était, vivant, c'est parce que c'était un portrait et que j'avais passé deux heures avec lui à noter les anecdotes de voyage qu'il avait bien voulu me raconter. Même un comptable en aurait fait quelque chose de vivant (je ne sais pas pourquoi j'ai dit « comptable », sans doute parce que je le considère comme le métier le plus ennuyeux du monde). Bref, je voulais lui dire tout cela, mais j'ai désisté. S'il y a une chose que mon chef d'agence déteste, je l'ai bien notée depuis le temps que je travaille pour lui, c'est d'être contredit. Ça doit remuer quelque chose par rapport à sa virilité, peut-être manque-t-il de confiance en lui, et qu'un correspondant lui réponde devait figurer au Panthéon de ses pires cauchemars, que sais-je, en tout cas si tu veux être en bonne relation avec ton patron, ne le contredis jamais, voilà ce que je pense. Je n'ai donc rien dit, et j'ai bien gentiment accepté de retravailler mon article.

Ensuite, une fois ce dur labeur effectué, j'ai décidé d'aller étancher ma soif au bistrot du coin, *Chez Pierrot* de son petit nom, où l'on pouvait trouver, en plus d'un café tout à fait correct, des ragots intéressants sur la commune (autant de scoops potentiels). Malheureusement, cette après-midi-là, chez Pierrot, c'était pas la folle ambiance. Y avait bien Pierrot qui éructait toute sa haine contre le Gouvernement à René et à quelques autres poivrots qu'écoulaient à peine, mais rien, pour moi, de véritablement satisfaisant. Il fallait que je

trouve quelque chose, voilà ce que je me répétais en sortant du café, mais que trouver quand on vit dans un bled perdu qui ne compte qu'à peine un millier d'âmes, avec un bar, une mairie, une église et... c'est tout ! Difficile de faire plus paumé. J'en étais au point où je me demandais comment j'en sortirai, de ce trou, et si je n'en sortirais jamais que les pieds devant, entre quatre planches.

Chapitre 2

Plus tard dans la même journée, je vaquais à mes occupations quotidiennes quand j'ai repensé, *in extremis*, que j'avais une réunion de correspondants à honorer de ma présence. Ce type de rendez-vous est presque toujours une expérience en soi. Laissez-moi vous la raconter :

Déjà, ça commence aux alentours de dix-huit heures trente. Quand je dis « ça commence », c'est une vue de l'esprit, je devrais plutôt dire que c'est prévu à cet horaire qui correspond *grosso modo* au moment où le chef d'agence finit sa journée de travail ; comme ça il peut raconter deux ou trois bêtises sans intérêt et expédier le tout pour prendre l'apéro à dix-neuf heures. Parce que ça se termine par un verre de l'amitié ce genre de petite sauterie ! Il faut dire que sinon y aurait personne. Déjà qu'y a pas grand monde...

Bref, c'est prévu à dix-huit heures trente. Le temps que les retardataires arrivent, ça débute véritablement à dix-huit heures quarante-cinq (c'est le fameux *quart d'heure bourbonnais*). Alors, le chef d'agence, parfois accompagné du directeur départemental du journal (ce qui a l'art de charmer les petits correspondants

locaux, vous imaginez, un directeur départemental !), donc le chef d'agence parle de la situation générale du journal, qui ne va pas fort mais bon, qu'est-ce que vous voulez, c'est la désaffection générale pour la presse, et puis nos concurrents vont encore plus mal, donc globalement ça va mais pas aussi bien que ce que vous pourriez penser, ceci à l'attention de ceux qui auraient voulu profiter de la réunion pour demander une réévaluation du point d'indice calculant la rétribution des articles. Donc, il parle le chef d'agence et ensuite les correspondants qui sont encore là (tout le monde en réalité parce que personne n'est assez con pour venir se farcir vingt minutes de discours assommant pour partir au moment du rosé) peuvent poser toutes les questions qu'ils veulent... toutes, sauf celles relatives à l'indexation du point d'indice sur l'inflation pour les raisons précitées. Sauf qu'il n'y a qu'une chose qui les intéresse, les correspondants, c'est l'argent (avec les chips d'après réunion mais ça c'est acquis). Donc, t'en as toujours un, un peu plus téméraire ou davantage pressé d'écourter la réunion pour se jeter sur le buffet, qui se lâche en osant parler de rétribution. Là, vous voyez généralement le chef d'agence faire une grimace étrange, mélange de tic nerveux et de début d'AVC ; un chef d'agence qui se reprend bien vite pourtant, pour afficher son plus beau sourire de faux-cul et répondre avec toute la persuasion dont il est capable, que le journal réfléchit à un nouveau système de rémunération qui sera bien plus performant, et que les correspondants gagneront bien davantage, même

qu'ils seront payés pour la simple information qu'ils fourniront à la rédaction (pensez donc : être payé sans même avoir besoin d'écrire, le rêve !) et que les correspondants des journaux concurrents seront tellement jaloux qu'ils voudront tous venir travailler chez nous et que ça va faire de la concurrence entre vous et que je ne garderai que les meilleurs, ah ah ah ! Mais non, j'plaisante, je vous garde tous, je vous adore. Allez, on va boire un verre pour fêter ça... (Pour fêter quoi ? Un hypothétique nouveau système alors que cela fait des années que le budget annuel alloué aux correspondants diminue, que le journal est aux abois, qu'une nouvelle clause de cession va être ouverte et que les journalistes démissionnaires ne seront pas remplacés... C'est ça, la bonne nouvelle qu'il faut célébrer ?)